

APOSTOL

Maï 2020 ~ n° 141



Bulletin de la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X
Rouergue et Languedoc-Roussillon

« Il y a pitié dans le royaume de France »



Quel amour pour la France ?

Le mot de notre fondateur

Pourquoi Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée ? Parce qu'elle voulait rétablir le règne de Notre Seigneur dans le pays de France.

Voilà ce que nous devons penser. Voilà ce que nous devons croire. Et cette persécution que nous subissons aujourd'hui, n'est pas autre chose que celle-là. Il ne faut pas la placer sur un autre plan. Ce n'est pas sur des détails que nous sommes attaqués. Nous sommes attaqués parce que nous voulons le règne de Notre Seigneur Jésus-Christ, le règne social de Notre Seigneur Jésus-Christ, parce que nous voulons l'affirmer, que nous ferons tout pour que ce règne arrive, pour que le règne de Dieu, le règne de Notre Seigneur arrive, le règne de la très Sainte Vierge Marie.

Mgr Lefebvre

Il serait malheureux que la situation sanitaire et économique de la France occulte le centième anniversaire de la canonisation de Jeanne d'Arc, célébrée le 16 mai 1920 par le pape Benoît XV, près de cinq cents ans après qu'elle ait été condamnée, pour cause d'hérésie, à être brûlée vive (30 mai 1431) sur la place du Vieux-Marché à Rouen par l'évêque de Beauvais. « Dieu venge ses saints... » disait, soulagé, Bernanos. À considérer la situation morale de notre pays, il est en effet plus nécessaire que jamais, en célébrant ce centenaire, de redécouvrir la sainte héroïne de notre pays, d'en souligner l'actualité et de réentendre les grandes leçons de sa vie et de sa mission.

Il est difficile d'évoquer Jeanne d'Arc, sans souligner d'abord l'amour et le dévouement, qu'elle a eus pour la France. Notre pays lui a d'ailleurs manifesté sa reconnaissance, lorsque quelques semaines après la canonisation de l'Eglise, le 10 juillet 1920, il a fait du deuxième dimanche du mois de mai sa fête nationale. En Jeanne d'Arc, l'amour de Dieu et du pays se rejoignent. La mission surnaturelle, qu'elle a reçue de Dieu, à travers les voix qui lui tenaient conseil, est une mission temporelle : faire sacrer Charles VII à Reims, chasser les Anglais hors de France, délivrer le duc d'Orléans et ramener Paris à la souveraineté du roi de France. La vie de Jeanne nous rappelle donc que l'amour et le dévouement pour le pays ne sont en rien étrangers à la volonté divine et à notre vocation à la sainteté. Tout au contraire, ils sont la manifestation concrète de l'amour et du dévouement que nous devons avoir pour Dieu.

L'amour pour son pays et le dévouement qu'il implique : telle est une des leçons, que nous offrent la vie et la mission de Jeanne. Mais quel sentiment, au juste, doit-on avoir vis-à-vis de notre pays ? Quel amour lui donner ? Entre la fierté et la honte, notre cœur pourrait balancer. Entre, d'une part, les privilèges célestes dont notre pays est honoré et les grandeurs humaines dont à juste titre il se glorifie, et d'autre part l'apostasie, l'injustice et le mensonge qui s'y sont commis et ne cessent de s'y commettre, le cœur français, pourrait hésiter entre le chauvinisme, qui n'est que le prolongement d'un amour de soi déréglé ou la haine de son pays, qui n'est jamais qu'une facette de la haine de soi. Une juste réponse nous est peut-être donnée dans les mots de saint Michel, que Jeanne lors du procès de Rouen rapporte à ses juges : l'archange saint Michel, dit-elle, lui racontait « la pitié qui était au royaume de France ».

Cette expression inspire à Simone Weil (1908-1943), dans un livre profond quoi qu'inégal, *l'Enracinement*, quelques réflexions sur l'amour de compassion à l'égard de la patrie, le seul qui convienne, disait-elle en 1943, au moment présent. Le seul, qui semble convenir encore à l'heure actuelle. D'ailleurs remarque-t-elle, c'est le seul sentiment qu'en son temps, Jésus a manifesté à l'égard de Jérusalem et de la Judée. Jésus a pleuré sur la ville, en annonçant la destruction qui s'abattraît prochainement sur elle : « Ah ! si toi aussi, tu avais reconnu en ce jour ce qui donne la paix... » Il lui a parlé comme à une personne : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu » ! Même portant sa croix, Jésus lui a encore témoigné sa pitié : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants » !

L'amour pour son pays ne peut être aveugle et se nourrir d'illusions : il est lucide sur les maux, qui le rongent ; sur l'état général de ses forces matérielles et plus encore spirituelles. Il ne doit pas se cacher non plus les erreurs qui y ont été commises dans le passé ; il doit être conscient des fautes passées et présentes, qui salissent sa mémoire, sa conscience et son honneur. L'amour n'est pur, que lorsqu'il est vécu dans la vérité. Et face à la vérité du mal passé ou présent, qui affecte une réalité aussi charnelle qu'est la patrie, l'amour de compassion demeure la seule solution. « Qu'on ne croie pas non plus, ajoute la philosophe, qu'un tel amour risquerait d'ignorer ou de négliger ce qu'il y a de grandeur authentique et pure dans le passé, le présent et les aspirations de la France. Bien au

contraire. La compassion est d'autant plus tendre, d'autant plus poignante, qu'on discerne davantage de bien dans l'être qui en est l'objet, et elle dispose à discerner le bien ». Comme tout être humain, une patrie porte avec elle une histoire complexe, où le bien et le mal s'enchevêtrent et se disputent souvent le terrain. L'amour de compassion saura donc découvrir, derrière les maux qui gangrènent un pays, les biens, les richesses, les mérites qui le rendent tellement précieux aux yeux de Dieu, que sa Providence s'en préoccupe activement.

De notre côté, l'amour de compassion pour la France n'en est pas moins source de dévouement. « Un amour parfaitement pur de la patrie a une affinité avec les sentiments qu'inspirent à un homme ses jeunes enfants, ses vieux parents, une femme aimée. La pensée de la faiblesse peut enflammer l'amour comme celle de la force, mais c'est d'une flamme bien autrement pure. La compassion pour la fragilité est toujours liée à l'amour pour la véritable beauté, parce que nous sentons vivement que les choses vraiment belles devraient être assurées d'une existence éternelle et ne le sont pas ».

« Ce sentiment de tendresse poignante pour une chose belle, précieuse, fragile et périssable » : tel est l'amour, que Jeanne a manifesté pour le royaume de France ; tel est celui, qu'à sa suite, nous devrions manifester à notre pays.

Abbé Louis-Marie BERTHE



L'Ange de la politique divine



« Très illustre seigneur dauphin, je suis venue, envoyée par Dieu, pour apporter secours à vous et au royaume de France. » Ainsi Jeanne s'adressait pour la première fois au futur Charles VII, qu'elle avait mission de rétablir sur le trône. Cette mission de Sainte Jeanne d'Arc mérite d'être approfondie. On voit souvent, et seulement, en Jeanne d'Arc la sainte qui a libéré la France de l'occupation anglaise. Cela est vrai, mais cela est très partiel. Le Père Humbert Clérissac O.P., théologien dominicain mort en 1914, a écrit un petit livre intitulé « La mission de Sainte Jeanne d'Arc », que nous citerons ici. Il y développe plusieurs aspects trop méconnus, et notamment celui-ci : Jeanne est l'Ange de la politique divine, c'est-à-dire l'envoyée de Dieu pour faire appliquer la politique de Dieu. « Sa gloire de libératrice pâlirait auprès de sa gloire d'Ange de la politique divine, si on pouvait séparer l'une de l'autre » écrit-il. Que veut-il dire par là ?

L'objet adéquat de la mission de la sainte de la patrie est « de rappeler au monde, entre les feux croisés de l'Angleterre et de la France, qu'il y a une Politique Surnaturelle de Dieu, réellement agissante, dominant la politique des pouvoirs terrestres, et un Droit chrétien qui applique et maintient la loi essentielle de cette politique, à savoir le salut des peuples par l'Eglise du Christ. » Autrement dit, Sainte Jeanne d'Arc vient bousculer les calculs politiques de son temps et remettre devant les yeux de tous qu'au-dessus des méandres de la vie politique d'un pays, il existe une politique divine, c'est-à-dire une attention spéciale de Dieu sur la vie des peuples, et spécialement la France. Trop souvent (et aujourd'hui sans doute plus que jamais) les gouvernants et les peuples se comportent comme si Dieu n'existait pas, ou comme s'il avait abandonné le terrain de la politique. C'était aussi le cas à l'époque de notre sainte : les hommes politiques, anglais comme français, oubliaient Dieu et se débattaient dans leurs petits projets. Dieu, dans sa miséricorde pour notre pays, suscita alors une jeune fille qui n'avait pas 20 ans, c'est-à-dire un être qui à première vue n'avait aucunement les compétences requises pour une mission de cette ampleur.

Or cette mission, comme l'explique le Père Clérissac, n'était pas seulement de libérer la France, mais de faire entrer de plain-pied le surnaturel dans la politique française. Comment cela ? Certes, par les batailles et les faits d'armes. Mais aussi, et surtout, par le sacre du roi. Pour rappeler le Droit chrétien aux hommes politiques trop diplomates et calculateurs, et pour restaurer la plus ancienne nation chrétienne d'Europe, il fallait le sacre du roi de France. Pourquoi ? Parce que « le sacre royal est un hommage rendu à la suzeraineté divine et au

Droit de l'Eglise ». La liturgie du sacre le prouve abondamment. La prière après le couronnement par exemple dit ceci : « Accordez-lui Seigneur les richesses de votre gloire. Que son désir éclate en œuvres. Couronnez-le, dans sa misère et dans votre miséricorde, et qu'il vous serve Seigneur, avec un saint empressement qui ne se démente jamais. » C'est Dieu qui couronne, c'est Dieu qui revêt le roi de sa puissance, qui lui confie une mission sur le peuple ; c'est pour Dieu que le roi est appelé à gouverner son peuple dans le respect de la loi divine et du Droit chrétien ; et c'est enfin à Dieu que le roi rendra des comptes à son dernier jour. La cérémonie du sacre déploie admirablement cette doctrine dans les gestes et paroles demandées par l'Eglise, et l'on comprend pourquoi Jeanne fut présente, étendard en main, au sacre de Charles VII. Ainsi, « en rendant possible le sacre de Charles VII, Jeanne d'Arc a continué l'histoire de cette surnaturelle politique parmi nous. »

Au fond la pensée de Sainte Jeanne d'Arc était simple et loin des calculs politiques. « Vous serez le lieutenant du Roi des Cieux, qui est Roi de France » dit-elle au Dauphin. C'était la pensée chrétienne médiévale : le roi de France n'est que le feudataire (le vassal) du Roi du Ciel. Le P. Clérissac ajoute avec beaucoup de pertinence qu'à travers le roi de France, Jeanne voit non seulement l'honneur du Roi du Ciel mais aussi celui de la France. « C'est le royaume, bien plus que la personne royale, qui est marqué de l'appartenance divine. Le fief vient avant le feudataire, et dans l'esprit de Jeanne, le fief de la Providence divine, le fief de Jésus-Christ, c'est la France. » En un mot : le roi est pour la France, et la France pour Jésus-Christ. Ainsi Jeanne avait dit à Robert de Baudricourt en 1429, au début de sa mission : « Le royaume n'appartient pas au Dauphin mais à Dieu, et cependant c'est la volonté de Dieu que le Dauphin soit couronné roi et puisse tenir le royaume en commende. » Jeanne fut tellement convaincue de cela qu'elle alla jusqu'à demander à Charles VII de faire, en bonne et due forme, l'abandon de son royaume entre les mains de Dieu son suzerain, ce que le roi accepta. Lorsqu'il l'eut fait, Jeanne le regarda en lui disant avec une pointe d'humour : « Vous êtes le plus pauvre chevalier de votre royaume ! ».

Hélas Charles VII ne fut pas fidèle à Jeanne et la laissa aux mains des ennemis. Mais Jeanne pouvait mourir en paix : sa mission était accomplie, le roi était sacré, la France avait survécu et appartenait à Dieu.

Abbé Guillaume Scarcella



La sainte femme était-elle virile?

A regarder ces statues de Jeanne d'Arc aux postures guerrières, son armure étincelante, son épée tranchante, les souvenirs de ses faits d'armes affluent. Ils sont d'autant plus grandioses que c'est du haut de ses 17 ans qu'elle devient chef de guerre, s'impose devant les soldats les plus rudes, impère au roi de France de prendre ses fonctions, somme le roi d'Angleterre de fuir sinon elle fera mourir ses hommes, refuse avec ténacité qu'on l'évacue alors qu'elle est blessée d'une flèche, répond avec fermeté à ses accusateurs, avant de mourir la tête haute à 19 ans.

Certains en décrivant cette force d'âme vont jusqu'à prononcer le mot de virilité, mais Jeanne d'Arc est une vraie femme dans son corps, dans sa psychologie et son comportement. Emotive et délicate, d'une merveilleuse douceur et d'une grande compassion, chérissant la paix plutôt que la guerre, préférant ses habits de femme aux pantalons que lui impose sa fonction. D'une pudeur imposant le respect elle laisse une image qu'on prend plaisir à contempler mais surtout un exemple à imiter.

Ses vertus, elle les doit à l'éducation de ses parents et en particulier de sa maman à Domrémy ; elle les doit à sa fidélité aux voix qu'elle a entendues et suivies : celles de l'Archange Saint Michel, de la vierge Sainte Marguerite et Sainte Catherine.

A lire certains commentaires de femmes d'aujourd'hui, la féminité est devenue une notion péjorative « pour moi, dit l'une d'elle, être féminine c'est être superficielle : bien habillée, bien coiffée, bien maquillée, des bijoux partout, du vernis à ongle...se raconter des potins entre copines, se pâmer d'envie à chaque fois qu'on croise un humain de moins d'un an... » Et elle conclut : « voilà pourquoi je n'ai jamais voulu être une femme et ne me suis jamais sentie comme telle ».

Malheureusement cette réflexion erronée et bien d'autres du même style ont généré un mouvement qui sous prétexte de trouver une solution à ce malaise va dénaturer la femme, c'est le féminisme.

Le féminisme, au lieu d'aider les femmes à prendre davantage conscience de la beauté et de la dignité de leur rôle en tant que femmes et mères, et du rôle spirituel qu'elles peuvent exercer sur les hommes qu'elles côtoient, les a convaincues qu'elles aussi devaient adopter une mentalité « sécularisée » ; qu'elles aussi devaient entrer dans le monde du travail ; qu'elles aussi devaient prouver à elles-mêmes qu'elles étaient « quelqu'un » en obtenant des diplômes, en entrant en compétition avec les hommes, en montrant qu'elles étaient égales à eux.



Loin de réfléchir sur la complémentarité des sexes voulue par Dieu, sur les forces et faiblesses qui se trouvent en l'un et l'autre et qui permettent un enrichissement commun, le féminisme a poussé la femme à considérer ses qualités qui font son apanage comme des défauts. Elles ont commencé à mépriser les vertus comme la patience, le désintéressement, le don de soi, la tendresse, et ont cherché à devenir en tout comme les hommes. Selon le plan admirable de Dieu, le mari doit aider sa femme à surmonter ses faiblesses afin que tous les trésors de sa féminité puissent s'épanouir pleinement, et vice-versa. La présence plus délicate et maternelle de la femme aidera l'homme à être plus noble et plus dévoué.

Comment ne pas songer au rôle que joua sainte Jeanne d'Arc auprès du roi Charles VII ? Sa présence l'éleva : il s'affermir, quitta sa timidité pour réaliser ce qu'il devait être.

La sainte, loin d'ambitionner le pouvoir, s'effaça. Son rôle fut aussi d'édifier. Sa simple présence, son exemple, mais aussi ses remarques énergiques bannissent la grivoiserie et la vulgarité sur son passage. A son contact ses soldats se sentirent poussés à changer de vie et progressèrent en vertu ; l'âme du roi lui-même se perfectionna quelques temps. Malheureusement il préférera l'entourage d'une autre femme, celle-là de petite vertu, qui usera de ses charmes pour satisfaire son ambition : Agnès Sorel. Combien d'hommes devinrent vraiment « eux-mêmes » grâce à sainte Jeanne d'Arc ?

Si du point de vue de la nature les hommes sont plus forts, non seulement parce qu'ils ont une constitution physique plus robuste mais aussi parce qu'ils sont plus créatifs, plus inventifs et plus productifs, – la plupart des réalisations parlent d'elles-mêmes – sans nier la valeur de toutes ces inventions, elles ne sont pas grand-chose comparées à tout acte vertueux. Puisqu'une femme, de par sa nature, est maternelle – car toute femme mariée ou non, est appelée à la maternité biologique, psychologique ou spirituelle – sait de manière intuitive que donner, nourrir, prendre soin des autres, souffrir avec et pour eux. Et cela a une valeur infiniment plus grande aux yeux de Dieu.

La faiblesse de la femme fait sa force, et c'est celle que l'homme ne possède pas. C'est pourquoi la sainte Vierge Marie est « aussi forte qu'une armée rangée en bataille ». Et pourtant elle est appelée « *clemens, pia, dulcis Virgo Maria* ». Elle nous l'enseigne en deux phrases : « je suis la servante du Seigneur » et « Faites tout ce qu'il vous dira ». Sainte Jeanne d'Arc n'est que le reflet de la Vierge Marie et j'espère que son éclat brille sur vous tous !



Abbé Denis Quigley





Honneur à la Pucelle !

Le centenaire de la canonisation de sainte Jeanne d'Arc doit faire vibrer notre âme de catholique français. Pouvoir le fêter fait de nous des privilégiés. Cet événement, en effet, nous permet de renouer avec la ferveur de nos aïeux, ferveur qu'ils développaient en faveur d'un France catholique et royale. Seule France qui puisse avec honneur et raison tenir son titre de Fille aînée de l'Église. Sainte Jeanne d'Arc nous donne un bel exemple de vertus héroïques pratiquées pour Dieu et son pays tout ensemble. Il n'est donc pas sans intérêt de se pencher un peu sur cette belle âme en commençant par rappeler le sens de ce nom si beau qu'elle portait : « la Pucelle ».

Par ce nom, sainte Jeanne d'Arc entendait mettre à l'honneur sa virginité. Elle le reçut de Dieu puisque le lundi 12 mars 1431, elle répondait à ceux qui l'interrogeaient sur la manière dont ses voix la nommaient : « Avant le siège d'Orléans levé, et depuis, tous les jours, quand elles me parlent, elles m'ont appelée plusieurs fois Jeanne la Pucelle, fille de Dieu. » Cette virginité elle l'aimait comme la vertu de pureté qui lui est liée. A Chinon, lors de sa première entrevue avec le Dauphin, « un homme d'armes qui la vit et la trouva belle, exprima brutalement son mauvais désir, en jurant le nom de Dieu à la manière des soldats. Hélas ! dit-elle, tu le renies, et tu es si près de ta mort ! Il tomba à l'eau un moment après et se noya. »

La pureté et sa conservation ne vont pas sans une piété profonde et régulière. La première nécessite la seconde. *Le sonneur de Domremy*, poésie d'André Chenal, relève avec élégance et charme l'amour de la prière chez la Pucelle : « Au temps jadis en la chapelle d'un vieux village lorrain berceau de Jeanne la Pucelle vivait le vieux sonneur Perrin... Or, à l'Angélus, quand sa cloche sonnait par trop brièvement, Jeanne avec un air de reproche, venait le gronder doucement. L'Angélus ! - lui redisait-elle - L'ignores-tu donc, bon sonneur ? C'est l'instant où chaque fidèle doit penser à son Créateur... et nous ne devons pas sur terre ravir les heures du Bon Dieu !... » Le 8 mai 1867, Monseigneur Freppel dans un *Panegyrique de Jeanne d'Arc* affirmait qu'« aux répugnances de la nature, à l'injustice et aux calomnies des hommes, Jeanne oppose constamment l'arme des saints, la prière. Répandre ses larmes devant le Seigneur, converser avec lui dans le silence du recueillement, rassembler les prêtres autour de son

étendard pour chanter les louanges de la Sainte Vierge, se retirer dans les églises à l'heure du crépuscule afin de couronner ses rudes journées par un exercice de piété, assister le plus souvent possible au sacrifice de la messe, et s'asseoir à la table sainte avec les petits enfants, voilà sa joie et sa consolation ». L'Eucharistie fut pour la Pucelle la gardienne et l'aliment de la belle et blanche vertu - selon l'expression de saint François de Sales - la chasteté.

« N'était la grâce de Dieu, je ne saurais rien faire, disait-elle », Sans aucun doute sa piété profonde lui obtenait aussi des grâces de choix pour accomplir la tâche qui lui était confiée avec persévérance. Elle mena sa mission avec une force de conviction si grande qu'il faut y voir une vertu de force développée jusqu'à l'héroïsme. La Pucelle « a lutté et elle a parlé ». Une grande partie de sa vie active, on l'oublie trop souvent, s'est déroulé devant des juges et des examinateurs. Elle a su convaincre Robert de Baudricourt à Vaucouleurs, c'était la moindre des choses. Mais Jeanne a su convaincre le petit roi de Bourges, c'était déjà une autre affaire. A Poitiers, Jeanne doit montrer ses talents oratoires. Seule, devant un jury « lourd », jeune fille provinciale devant des scholastiques chevronnés, simple et logique devant les subtilités des questions qu'on a pu lui poser, elle a remporté sa première victoire à Poitiers plutôt qu'à Orléans. » Sa force de caractère et son entrain ont galvanisé les hommes de troupes comme les chefs militaires. Les esprits étaient conquis par cette invincible ardeur, empreinte de la marque divine. Au soir de sa vie, consumée par les flammes, elle montra une force héroïque en redisant le doux nom de Jésus. Ce Jésus qui lui avait inculqué avec tant de puissance sa maxime d'amour : « sans moi vous ne pouvez rien faire. »

A Dieu ne plaise que la patronne secondaire de la France ne soit pas honorée avec ferveur en cette année 2020, centenaire de sa mise sur les autels ! Certes, aujourd'hui ne faut-il pas redire avec elle : « Il y a grande pitié au royaume de France ». Alors son entrain communicatif portera à redire et, si Dieu veut, à pratiquer sa grande devise « Combattons et Dieu donnera la victoire ! » Mais d'abord la Pucelle sera un exemple de vie spirituelle profonde et rayonnante comme elle le fut pour les hommes du rang ou les grands seigneurs qu'elle côtoyait.

Abbé Matthieu de Beaunay





Une longue histoire !



Tout semble sourire au royaume de France en cette année **1328**. En effet, son roi Philippe VI, vient de recevoir l'hommage d'Edouard III pour la Guyenne. Son pays paraît solide avec une population tournant autour des 12 millions d'âmes tandis que la puissance royale anglaise ne s'exerce que sur 3 millions répartis au sud de l'île et au pays de Galles conquis en 1284. Le souverain français s'estimant puissant ne cache plus son intérêt pour l'Aquitaine. La réponse anglaise ne se fait pas attendre ! Le 7 octobre **1337**, l'anglais réclame la couronne de France, fédère les ennemis du français et finalement inflige, en **1340**, à la Bataille du Port de l'Ecluse, une lourde défaite aux armées du Valois. On parle tout de même de 170 navires perdus pour la marine française ! Le roi Philippe VI, mis sur la défensive, cherche de l'or et des hommes. Cependant, en **1346**, après une trêve de cinq ans, un second désastre militaire à Crécy, frappe de stupeur les capitales européennes. Puis Calais tombe à son tour offrant un port aux soldats ennemis tandis que la peste s'abat sur les royaumes ! Par une triste nuit de l'année **1350**, Philippe VI s'éteint. Jean le Bon accède au trône et malgré un pays profondément désorganisé, il prépare la guerre. En **1356**, il livre un combat désastreux dans les environs de Poitiers contre le célèbre Prince Noir, fils du roi d'Angleterre. Le roi est capturé malgré son courage et celui de son fils Philippe, comme le rappellent volontiers les livres d'histoire de nos enfants : « Père gardez-vous à gauche, père... ». Quant au Dauphin, il réussit heureusement à quitter le champ de bataille. Pour délivrer son père, les Etats Généraux lui octroient des moyens pour payer l'énorme rançon, 3 millions d'écus d'or. Comme si ces malheurs ne suffisaient pas, une jacquerie éclate avec à sa tête Etienne Marcel prévôt des marchands de Paris. Après une vaine tentative pour livrer la capitale aux anglais, il sera assassiné par ses habitants révoltés par sa trahison tandis que Charles le Mauvais écrasera la piétaille avec ses troupes. Nous sommes en **1358** ! Las de ces combats, d'une guerre qui n'en finit pas, les diplomates signent en **1360**, le traité de Brétigny, aux closes terribles, un petit tiers du pays échappe à la couronne. De plus, apprenant la fuite de son fils retenu comme otage à sa place, Jean le Bon retourne à Londres : « Si la bonne foi et la justice étaient bannies du reste de la terre elles devraient se retrouver dans le cœur des rois ». Il y décède en avril **1364** non sans avoir pris d'habiles décisions sur

lesquelles s'appuiera le futur Charles V, le Sage, qui a aussi la chance d'avoir un connétable de valeur, Bertrand du Guesclin : « Je n'ai frère ni cousin, comte ni baron en mon royaume, qui ne vous obéisse ; prenez cette épée, je vous prie » lui dit le roi de France. On connaît son parcours. Il réduit l'influence de Charles le Mauvais en Normandie, la Bretagne repasse sous l'influence royale, les Grandes Compagnies partent se battre en Espagne, enfin à Pontvallain en **1370**, il offre une victoire aux armes françaises. En **1380**, toutes les provinces perdues au traité de Brétigny sont à nouveau dans le giron de la couronne. Les anglais ne conservent que 5 villes portuaires mais surtout, même si la France est ruinée, tous les protagonistes de cette guerre, qui n'en finit pas, ont disparu : 1376, le Prince Noir. 1377, Edouard III. 1380, Bertrand du Guesclin et Charles V. En ce qui concerne Charles le Mauvais l'un des ennemis des plus acharnés des Valois, après avoir échoué dans toutes ses tentatives pour ceindre la couronne royale, discrédité, vaincu, il mourra en 1387 ! Une nouvelle phase débute d'autant que le roi défunt, habile juriste, a engrangé de beaux succès diplomatiques avec son cousin l'empereur germanique Charles IV, avec Henri II, roi de Castille ainsi qu'avec le pape Clément VI redevable à la couronne de France. Le souverain soutient aussi le souverain d'Ecosse. On le comprend, toutes ces démarches visent à isoler l'Angleterre. Parallèlement, il nomme de fidèles capitaines à la hauteur de leur tâche mais aussi il solde une troupe de 6 000 hommes de façon permanente tout en développant une archerie puissante en pleine évolution sans négliger les premiers canons appelés Bombardes, apparus la première fois en 1324 et treize ans plus tard, pour notre plus grand malheur, à la terrible bataille de Crécy : « Menant si grand bruit et tremblement qu'il semblait que Dieu tonnât, avec un grand massacre de gens et versement de chevaux ». En 1364, l'armée montre l'efficacité de sa réorganisation en s'offrant une belle victoire à la bataille de Cocherel et une revanche sur le commandant ennemi, Jean de Grailly, vassal du roi d'Angleterre, mais surtout vainqueur de Jean le Bon à Poitiers. 43 ans de cette guerre se terminent plutôt à l'avantage du Valois. Cependant, l'année 1453 marquant la fin des hostilités est encore loin et le chemin pour y parvenir semé d'embûches comme va le constater dans peu de temps, le roi Charles VI.

Frère Pascal



La langue ad hoc

Ce samedi 8 février est plutôt pluvieux ce qui n'empêche pas une vingtaine de nos fidèles de venir prier à la messe célébrée par l'abbé de Beaunay à 17h15 puis d'écouter sa conférence sur la famille. Ensuite, ils dîneront d'un fort bon appétit avant d'aller chanter complies avec notre communauté. Le lendemain, dimanche de la septuagésime, nous les retrouverons heureux ! Le même jour, l'abbé Scarcella propose une activité similaire à ses chers fidèles Perpignanais qui se regroupent autour de lui pour un après-midi spirituel autant qu'intellectuel. Qu'on ne s'y trompe pas, Narbonne étudie aussi, mais sous la direction de l'abbé Quigley. Entendez-vous ? Des questions montent de toute part...

Ce mercredi 12 février, notre communauté marche sur les sentiers au départ de Fondespierre avec comme objectif de découvrir le château Castries. C'était un beau plan ! On bavarde, on bavarde et on finit par prendre un chemin à droite alors que c'était celui de gauche qu'il fallait suivre. Peu à peu, un autre village se livre à notre curiosité, une ancienne carrière attire nos commentaires ainsi qu'une pause. Cependant la demeure du marquis nous restera mystérieuse à jamais ! Par contre comme vous le prouve la photo, nous n'avions pas perdu nos goûts de grandeur... Folie !



Ce lundi 17, l'abbé Berthe et l'abbé Quigley se rendent à la session théologique donnée dans les locaux de notre école Saint-Michel. Là, ils y retrouvent une soixantaine de confrères tous armés d'un stylo, d'un carnet et de courage pour ce marathon intellectuel qui leur permettra en plus, contrairement au poète Villon, de ne ressentir aucune tristesse exprimée en 1461. *Le testament.* : « Bien Sçay, se j'eusse estudié ou temps de ma jeunesse folle. Et à bonnes meurs dédié, (...) En esripant cette parolle. A peu que le cueur ne me fent »

Mercredi 26, toutes nos chapelles résonnent de la même prière d'un peuple qui demande pardon ! La trace des cendres en forme de croix qu'il reçoit pieusement à genoux, ouvre 40 jours de pénitence ! Ce vendredi 28, les reliques de Sainte Bernadette sont exposées dans différentes églises de Perpignan. Nos élèves conduits par leurs maîtresses, les abbés Scarcella et de Beaunay ont pu les vénérer chez les clarisses dont le couvent jouxte le prieuré. Le soir, dans nos chapelles, les fidèles suivent le chemin de croix qui remplace en ce temps de carême, le chapelet.



Le lendemain, la journée des travaux au prieuré commence par la messe célébrée à 8h30. Elle est suivie d'un solide petit déjeuner car au moins 4h d'activités manuelles attendent les participants. Dans le parc, la maison, la chapelle, les arbres et même la cuisine : tout le monde s'active au milieu des différents bruits émis par les aspirateurs, les visseuses et autres tronçonneuses. A 12h30, la salle Sainte-Thérèse transformée en une sympathique salle-à-manger, accueille ce petit monde affamé ce qui nous permet de saisir le propos de Cicéron. *La vieillesse.* « Pour moi qui recherche le plaisir de la conversation, j'aime les repas qui se prolongent (...) J'aime aussi vider une coupe de petite dimension et qui contient assez de liquide pour s'humecter le gosier ». Merci !



Dimanche 1^{er} mars. Contrairement à l'habitude, le narthex est silencieux ! De nombreux fidèles restent plus longtemps que de coutume à leur place. Le Saint-Sacrement est exposé jusqu'à 18h ! De plus, tout l'après-midi, une récollection de carême est proposée aux fidèles, qui pourront suivre deux conférences données par le prieur. Et - ils ne sont pas oubliés - les adolescents qui jouaient dans le parc reçoivent de l'abbé de Beaunay, de la même veine que son vibrant sermon matinal, ses bons conseils, assis sur un banc de pierre. Bien sûr, les confessions sont entendues et les recommandations distribuées à ceux qui en sollicitent. Une profonde journée paroissiale comme celle qui eut lieu à Narbonne au même moment ! Oui, pour une plus grande efficacité, nos prêtres coordonnent leurs apostolats.

Ce samedi 7 mars, l'abbé de Beaunay destine son apostolat aux Aveyronnais qui touchent ainsi du doigt les propos d'Homère. *Iliade I. 249* : « De ses lèvres coulaient des discours dépassant le miel en douceur ». De son côté, l'abbé Quigley peut ainsi se consacrer encore plus aux narbonnais. Le lendemain, pendant trois jours, le frère part pour aider le frère Jean-Baptiste dans sa tâche d'encadrer 35 élèves en retraite à Caussade. Et les événements s'enchaînent car ce vendredi 13, notre communauté retrouve les autres membres du doyenné pour un moment de prières en commun et de formation. Puis, l'abbé de Beaunay regagne Fabrègues pour y diriger son rendez-vous mensuel bien connu qui portera sur l'éducation qui, comme chacun le sait maintenant, concerne d'abord la famille et l'Eglise puis l'Etat. Ensuite, nouveauté, tout ce petit monde rassasié de connaissances, d'amitié et d'un sain dîner chantera les complies dans l'église. Ce qui conclue heureusement ce mois de février et nous conduit sur un mois de mars étrange. Nous en reparlerons.

C'est le mois de Marie

C'est le mois le plus beau

À la Vierge chérie

Disons un chant nouveau.

Profitons de ce mois de mai pour réciter (en famille, si possible) un chapelet, ou au moins une dizaine de chapelet, ou les litanies de la Vierge Marie pour honorer notre Mère du Ciel.



Pour conclure, voici une prière de Sainte Thérèse pour la France et pour Jeanne d'Arc

Souviens-toi, Jeanne, de ta patrie.
De tes vallons tout émaillés de fleurs
Rappelle-toi la riante prairie
Que tu quittas pour essuyer mes pleurs.
Comme un ange des Cieux
tu guéris ma souffrance.
Écoute dans la nuit
la France qui gémit

Rappelle-toi
Rappelle-toi tes brillantes victoires,
Les jours bénis de Reims et d'Orléans ;
Rappelle-toi que tu couvris de gloire,
Au nom de Dieu, le royaume des
Francs.

O Jeanne
prend pitié de ma tristesse amère !
Reviens « fille au grand cœur »
Ange libérateur,
j'espère en toi !

Maintenant, loin de toi,
je souffre et je soupire
Viens encore me sauver,
Jeanne, douce martyre,
Daigne briser mes fers
des maux que j'ai soufferts
Oh ! Souviens-toi !

Je viens à toi, les bras chargés de chaînes,
Le front voilé, les yeux baignés de pleurs
Je ne suis plus grande parmi les reines
Et mes enfants m'abreuvent de douleurs
Dieu n'est plus rien pour eux,
Ils délaissent leur Mère

Amen



Coordonnées

Prieuré Saint-François-de-Sales
1 rue Neuves-des-Horts
34690 FABREGUES
Tel : 09 81 28 28 05
@ : 34p.fabregues@fsspx.fr

Abbé Berthe : 09 81 28 28 05
louismarie.berthe@gmail.com
Abbé Quigley : 06 95 56 89 86
Abbé Scarcella : 07 83 89 46 00
Frère Pascal : 06 40 14 49 57